

Evelyne Berriot-Salvadore

MARGUERITE DE NAVARRE A LA COUR DE LOUIS XIV

Le portrait de Marguerite s'est gravé très tôt à l'eau forte des louanges; il n'est plus nécessaire d'établir la liste de tous ceux qui, avec Scévole de Sainte-Marthe, Théodore de Bèze et Etienne Pasquier, ont „solemnisé” la mémoire d'une Princesse savante, heureux présage du triomphe des lettres françaises. Pourtant, on le sait aussi, sa personnalité éblouit autant qu'elle étonne. Qui est-elle vraiment: l'inconditionnel soutien d'un frère adoré? L'amie fidèle de tous les persécutés pour leur foi? La poétesse mystique? L'auteur de contes trop libres? Ces questions, posées dès la fin du XVI^e siècle, ne seront pas mieux éclaircies au siècle suivant, d'abord parce que d'autres préoccupations esthétiques et culturelles laissent, durant quelques décennies, oublier la princesse. Et puis, lorsque le siècle de Louis XIV se penche à nouveau vers son proche passé, le visage de Marguerite s'est métamorphosé: on s'intéresse moins désormais à la dévote ou à la savante qu'à l'héroïne d'épisodes chevaleresques et galants. P. Bayle peut le déplorer: à la fin du XVII^e siècle, une vie de Marguerite de Navarre reste à écrire¹. L'engouement se porte surtout vers un XVI^e siècle repeint aux couleurs à la mode; on publie les *Contes de la Reine de Navarre mis en beau langage accommodé au goût du temps* (1698), après que le public mondain a pu redécouvrir Marguerite d'Angoulême dans deux romans, édités la même année 1696, celui de Baudot de Juilly, *L'Histoire secrète du Connestable de Bourbon*, et surtout celui de Mademoiselle de La Force, *L'Histoire de Marguerite de Valois*.

Peu connue aujourd'hui, Charlotte-Rose Caumont de La Force (1650–1724), apparaît cependant dans les bibliographies du XVIII^e et du XIX^e siècle comme un auteur à succès, jouant un rôle non négligeable dans

¹ Voir P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, t. 3, Rotterdam 1715, pp. 15–21.

l'évolution du genre romanesque². Petite-fille du maréchal de France auteur de mémoires historiques, arrière-petite-fille de François de Caumont tué lors de la Saint-Barthélemy, Charlotte-Rose est la descendante d'une grande famille qui, tout naturellement, tient sa place à la cour. Fille d'honneur de la dauphine, puis de la duchesse de Guise, elle mène d'abord la vie de ces dames qui, à l'instar des plus célèbres, Mademoiselle de Scudéry, Madame de La Fayette ou Madame de Brégy, partagent leur temps entre divertissements mondains et littéraires. Pourtant une vie privée scandaleuse et une trop grande liberté de ton lui vaudront un exil de plusieurs années dans un couvent (de 1697 à 1713) où elle pourra alors consacrer toute son activité à la composition des romans qu'elle affectionne³.

Avant sa retraite forcée, elle publie déjà, sans nom d'auteur, plusieurs oeuvres: un recueil de contes de fée, en 1692, puis plusieurs romans historiques, *L'Histoire secrete de Marie de Bourgogne* en 1694, *Henri IV, roi de Castille*, en 1695, *L'Histoire de Marguerite de Valois* en 1696. Durant son éloignement, elle compose encore *Gustave Wasa* (1697), *L'Histoire de Catherine de Bourbon* (1697) et *Les Jeux d'esprit de la Princesse de Conti* (1701). L'oeuvre de Mademoiselle de La Force illustre bien un courant littéraire, toujours à la mode à la fin du siècle, et dont on a si souvent étudié les tendances⁴. On ne s'étonne guère alors de la voir s'emparer de cette histoire relativement récente encore, celle des Valois et des Bourbon.

Le sujet de *L'Histoire de Marguerite de Valois* s'inscrit, en effet, dans tout un projet de création romanesque; les dernières lignes de *L'Histoire secrete de Bourgogne* (1694), consacrée à l'amour malheureux du comte

² Voir particulièrement, Lenglet-Dufresnoy (alias Gordon de Percel), *De l'usage des romans où l'on fait voir leur utilité et leurs differens caracteres, avec une bibliotheque des romans*, Amsterdam 1734, t. 1, chap. 3; Abbé Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, Paris 1751, t. 3, Livre IX, p. 7; A. N. Pigoreau, *Petite Bibliographie biographique-romancière, précédé d'un catalogue des meilleurs romans*, Paris, p. 199; *Bibliothèque universelle des romans*, vol. 2, Paris, octobre 1775, pp. 134, 149; Paulmy d'Argenson, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. 2: *Manuel des châteaux ou lettres contenant des conseils pour former une bibliothèque romanesque*, Paris 1779, p. 30, 36, 37-38, 40; A.-J. Delcro, *Dictionnaire universel littéraire et critique des romans imprimés ou manuscrits tant anciens que modernes*, Ms. Rés. des Imprimés de la Bibliothèque Nationale de Paris, G Y2 2, vol. 1, n° 4230, vol. 3, n° 1549...

³ Sur la vie et l'oeuvre de Mlle de La Force, on consultera M. de La Force, *Une romancière au XVII^e siècle, son oeuvre, ses aventures*, „Revue des deux Mondes”, avril 1954, pp. 620-625; Marquis de La Grange, *Préface aux Jeux d'esprit ou la promenade de la princesse de Conti à Eu*, par Mademoiselle de La Force, Paris 1862; R. Godenne, *Préface à L'Histoire secrete de Bourgogne*, par Charlotte-Rose de Caumont de La Force, Slatkine Reprints, Genève 1979.

⁴ Voir, entre autres, M.-Th. Hipp, *Mythes et réalités, enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Klincksieck 1976.

d'Angoulême pour Marie de Bourgogne, mettent la lumière sur celle qui doit être l'héroïne d'un prochain volume:

Le comte d'Angoulême garda toujours un précieux souvenir de la princesse de Bourgogne, et ce ne fut qu'avec une grande répugnance que quelques années après il obeit aux ordres du Roi qui voulut qu'il épousât Louise de Savoie [...]. Il eut de ce mariage François I^{er}, l'amour et les délices de son peuple [...]. Marguerite de Valois, sa soeur, fut la plus belle, la plus vertueuse et la plus héroïque princesse de son temps. Si je me trouve encore quelque loisir, je pourrai mettre au jour les aventures d'une si rare personne⁵.

En 1696, 2 volumes paraissent en effet sous le titre de *L'Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, soeur de François I^{er}*, dédié à la Princesse de Conti. L'histoire a pour cadre la cour de François I^{er}, à Saint-Germain-en-Laye, dans les réjouissances qui suivent le retour d'Espagne et le mariage de Marguerite avec Henri d'Albret. Durant un bal fastueux, offert par le roi à la reine sa soeur, se croisent des personnages mystérieux qui vont successivement dévoiler leur identité, grâce à des récits enchâssés dans l'intrigue principale: les amours de Marguerite et du connétable de Bourbon.

La structure romanesque se rattache à la fois à la veine narrative de l'*Heptaméron* et aux romans héroïques „à tiroirs”. L'occasion des récits tient tantôt à la nécessité de passer agréablement le temps à la cour, tantôt à la nécessité d'éclairer l'action par le récit d'un témoin privilégié. De fait, les quatorze histoires composant le roman mettent en scène tous les personnages qui gravitent autour de Marguerite ou du connétable. Présentées par un narrateur-témoin ou par le héros lui-même de l'aventure, ces „histoires parallèles” donnent parfois cette note d'exotisme attendu par le lecteur, mais le plus souvent servent à construire, à plusieurs voix, „l'héroïque destinée” de Marguerite. Les personnages sont alors doublement personnages de l'histoire, celle en train de se composer et celle d'un passé que le romancier veut faire revivre: on voit et on entend le roi, Louise de Savoie, Renée de France, Madame de Sancerre, Lautrec, Pompéran...

Le roman débute par une mise en scène qui actionne les ressorts les plus usés du genre: personnages masqués, rencontres inopinées, poursuites, duels, jeunes filles enlevées, puis sauvées par de courageux gentilhommes... Mais c'est le moyen choisi pour introduire sur le théâtre tous les „devisants”, acteurs et narrateurs des différents épisodes: notamment deux jeunes espagnoles qui, les premières, prennent la parole pour raconter les aventures qui les ont conduites de la cour d'Espagne à Saint-Germain-en-Laye. Retour en arrière qui permet d'évoquer la captivité de François I^{er} à Madrid et l'arrivée de sa soeur Marguerite à la cour de Charles Quint. La jeune

⁵ *L'Histoire secrète de Bourgogne*, éd. R. Godenne, p. 534.

espagnole chargée du-récit (Donna Maria d'Aragon) met aussitôt l'accent sur une énigme dont elle ne possède pas toutes les clés. C'est alors une dame de la cour de France, Madame de Sancerre, la compagne de toujours de la reine, qui raconte enfin (t. 1, p. 113) „l'histoire de la Reine de Navarre et du Connétable de Bourbon”, depuis l'arrivée de la jeune princesse à la cour de Louis XII, jusqu'à son mariage avec Henri d'Albret (fin du t. 1). Après ces deux récits, la technique romanesque se transforme avec l'intervention directe d'un narrateur-scripteur qui ramène le lecteur dans le cadre initial – les fêtes données pour le mariage de Marguerite –, pour raconter les difficiles retrouvailles des deux héros. La narration est douze fois interrompue par des „histoires” qu'un des personnages présente à la requête de la reine ou d'un de ses proches. Les amours de Marguerite de Navarre et de Charles de Bourbon sont ainsi vues à travers les yeux d'une grande dame espagnole, au caractère enjoué et complaisant, d'une dame de la cour, proche amie de la reine et du connétable, d'un scripteur omniscient qui peut traduire même les pensées intimes de ses héros.

Mademoiselle de La Force, en élisant pour héros de grands personnages du passé, s'interdit nécessairement la „fiction totale de l'argument”, parce que,

[...] dans les grands romans dont les princes et les conquérants sont les acteurs et dont les aventures sont illustres et mémorables [...], il ne serait pas vraisemblable que les grands événements fussent demeurés cachés au monde et négligés par les historiens⁶.

En revanche, elle peut bien se servir de l'histoire pour nourrir une fiction vraisemblable:

Lorsque le mensonge et la vérité sont confondus par une main adroite, l'esprit a peine à les démêler, et ne se porte pas aisément à détruire ce qui lui plaît⁷.

Mademoiselle de La Force n'indique pas ici, comme elle le fera pour *L'histoire de Catherine de Bourbon*, ses sources historiques mais elle se pique néanmoins de „vérité”⁸. Ainsi les événements tirés de l'histoire sont toujours relatés par un narrateur-acteur: regard intermédiaire entre le lecteur et le

⁶ Pierre-Daniel Huet, *Zayde, Histoire espagnole*, par M. de Segrais. Avec un traité de l'origine des romans, (1670), t. 1, Paris 1719, pp. VII–VIII.

⁷ Georges Scudéry, dans sa préface d'*Ibrahim*, cité par M.-T. Hipp, *op. cit.*, p. 183.

⁸ Voir C.-R. Caumont de La Force, *Anecdotes du Seizieme siecle*, Amsterdam 1741, préface. Les ouvrages sur lesquels la romancière prétend s'appuyer sont: les *Mémoires de la Ligue*, les *Mémoires de Sully*, de de Pontüs; *Le Journal de Henri III*; *Le Divorce satyrique ou les amours de la reine Marguerite*; *Le Grand Alexandre*; *Les Confessions catholiques de Sancy*; *l'Histoire universelle* de d'Aubigné, celle de de Thou; le „grand et le petit” Mezeray; la vie de l'Amiral de Coligny, celle de Henri III par Varillas.

romancier qui vaut témoignage d'authenticité mais qui peut assumer également les distorsions du récit et ses libertés avec l'histoire réelle⁹.

Le roman, dans l'édition en 2 volumes de 1696 et dans l'édition en 4 volumes de 1720, embrasse une période qui va de 1509 à 1527, du premier mariage avec Charles d'Alençon au second mariage avec Henri d'Albret. La romancière, évidemment, ne tient pas la chronique de ces 18 années mais en retient des événements phares, comme marqueurs de vérité et comme ressort fictionnel puissant. De l'arrivée de Marguerite et de François à la cour de Louis XII, racontée par Madame de Sancerre, on doit noter d'abord l'éducation exceptionnelle que la duchesse d'Angoulême, demeurée veuve à dix-sept ans, a su donner à ses enfants. On doit retrouver aussi l'antipathie bien connue entre Anne de Bretagne et la duchesse, enfin la passion immédiate de Bonnivet pour la jeune princesse; le lecteur de Brantôme ne se sent pas trompé... Les alliances qui se nouent après la mort d'Anne de Bretagne – Charles de Bourbon et Suzanne de Bourbon; Marguerite et le duc d'Alençon – sont des faits historiques, lus dans Varillas peut-être, l'une des sources privilégiées alors¹⁰. Mais ici la réalité événementielle devient la trame même du tissu fictionnel: le connétable, désespérément amoureux de la princesse, accepte finalement d'épouser la fille d'Anne de Beaujeu, tandis que Louise de Savoie, passionnément éprise et jalouse, force Marguerite à épouser le duc d'Alençon. Les références historiques que chaque lecteur est censé reconnaître servent alors à nouer l'intrigue, comme le soulignent les commentaires de la narratrice; le connétable et Marguerite sont deux êtres que la nature destinait l'un à l'autre et qui, pourtant, ne seront jamais unis:

Cependant nous ne serons jamais l'un à l'autre, reprit Madame d'Alençon. Il n'y a plus d'espoir entre nous: je voudrais qu'il put vaincre la passion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuissans pour surmonter la mienne [...].

Les grandes dates historiques sont alors autant de moments forts dans l'escalade de cette passion tragique. Marignan, Pavie n'intéressent que dans la mesure où l'événement, entré dans la mémoire collective, donne plus de crédibilité aux personnages. La narratrice, du reste, se dispense habilement d'une description circonstanciée en avouant son incompétence en matière militaire (t. 1, p. 205); elle préfère s'apesantir sur le retour victorieux des

⁹ La narratrice justifie aisément digression ou raccourci: „Il me semble qu'il y a longtemps que je ne suis plus dans notre histoire, et que je ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais, Seigneur, elle est si mêlée avec la generale, qu'il m'est impossible de faire autrement pour vous en donner une entière connaissance" (t. 1, p. 83); „pour vous abréger ce recit, je vous dirai qu'ils nous menerent en France [...]” (p. 88).

¹⁰ Varillas, *Histoire de François I^{er}*, éd. de Hollande, 1690.

héros de Marignan qui favorise une scène sentimentale attendrissante, entre le frère et la soeur, puis entre les deux amants à nouveau réunis. Le malheureux combat de Pavie occupe davantage de place parce qu'il porte au plus haut point l'émotion romanesque. Du Bellay peut-être, Brantôme sans doute sont largement exploités comme trésor de „paroles historiques”: celles de Bayart expirant, celles du connétable devant le cadavre dépouillé de Bonnivet. Pourtant, là encore, la narratrice ne prétend pas se substituer au chroniqueur: „il faut abréger ces matières où je suis très ignorante [...]”.

La captivité du roi en Espagne est une autre date marquante et fortement marquée puisqu'elle permet à la romancière de mettre à nouveau en présence la princesse et le connétable. Moment privilégié donc, raconté deux fois, et par Donna Maria d'Aragon et par Madame de Sancerre. De fait, le roman développe ici, dans une tonalité sentimentale exacerbée, ce que plusieurs historiens suggèrent: Marguerite, à peine arrivée à Madrid, subjuguée par sa beauté et son esprit l'entourage de l'Empereur et l'Empereur lui-même, prêt à nouer une alliance qui satisferait à la fois sa passion et ses intérêts politiques; le connétable, trahi par l'Empereur, oeuvre quant à lui à la libération de François I^{er} qui, en récompense, lui promet la main de Marguerite. Ces épisodes, inspirés par les mémoires du temps et par les historiens¹¹, autorisent alors les scènes de grande tension émotive et donnent aussi une coloration plus vive au portrait de Marguerite, habile politique avec l'Empereur, passionnée mais toujours loyale avec son frère et avec son amant. La princesse semble ici prendre sa destinée en main; pour la première fois même, elle affirme sa propre volonté face aux desseins politiques de la régente et du roi:

Elle lui dit nettement qu'il lui feroit plaisir de ne disposer plus de sa personne, qu'elle avoit déjà été sacrifiée, que de son choix elle seroit au connétable où elle ne seroit jamais à qui que ce soit [...] (t. 1, p. 344).

On ne peut s'étonner alors de la voir mener avec la plus grande fermeté les négociations avec le Conseil d'Espagne, et particulièrement avec le chancelier Gatinara. Mais ici la romancière laisse apparaître un autre personnage, absent jusque là, la Marguerite de l'*Heptaméron*, vertueuse et forte, tout autant que gaie et facétieuse: alors que Gatinara discute un article du traité de paix, la robe de la princesse se dégraffe et laisse à découvert un sein qui trouble tant le chancelier qu'il accorde l'article et signe sans plus savoir ce qu'il dit ou fait. Marguerite, loin de s'offusquer, rit beaucoup de l'aventure avec sa dame d'honneur (t. 1, p. 347).

¹¹ Les correspondances diplomatiques attesteraient, en effet, de projets de la part de la régente qui aurait offert Marguerite à l'Empereur, et la princesse Renée au Connétable; voir P. Jourda, *Marguerite d'Angoulême*, Paris 1930, Livre I, chap. 5, pp. 106-108.

En réalité, le voyage en Espagne est le dernier épisode très directement inspiré par les chroniques et les mémoires qui influenceront jusqu'au XX^e siècle la vision des critiques¹². Le temps historique s'arrête en janvier-février 1527, après les noces de Renée de France avec le duc de Ferrare et celles de Marguerite avec Henri d'Albret. Ce second mariage de Marguerite se trouve précipité, dans le temps romanesque, par une terrible machination de Louise de Savoie qui parvient un moment à faire douter la princesse de la fidélité du connétable. La fin du roman n'est plus qu'un long chassé-croisé de personnages dans le décor somptueux du château de Saint-Germain, sans cesse illuminé de fêtes et de bals, car la dernière date historique touchant directement au récit reste implicite dans un épilogue qui se veut déjà prologue d'un autre roman. La mort du connétable, au siège de Rome, est en effet habilement sous-entendue pour satisfaire la vérité aussi bien que le goût des lecteurs qui n'aiment pas les fins tragiques:

Je ne dirai point aux personnes qui ont connoissance de l'histoire ce que devint le Connétable puisqu'elles le sçavent, et je ne veux pas en instruire celles qui l'ignorent [...] [Quant à la Reine de Navarre] elle passa presque sa vie entiere auprès du roi son frere [...], elle n'eut qu'une fille de son mariage avec Henri d'Albret, et cette precieuse fille qui fit l'attention de tous les rois, fut cette celebre Jeanne, reine de Navarre, mere de Henri le Grand (t. 4, p. 386).

Ainsi, autour du couple Marguerite-Charles de Bourbon, évoluent les figures obligées de ce tableau historique: François I^{er}, Louise de Savoie, Renée de France, Charles Quint, et bien d'autres grands seigneurs, comme Lautrec, Pompéran, Montmorency... Ils doivent être aussitôt reconnus par des traits déjà entrés dans la légende. De François I^{er}, on voit d'abord son attachement extrême pour Marguerite; les scènes larmoyantes et attendrissantes sont là pour ponctuer cette affection hors du commun: c'est toujours dans les bras de son frère que Marguerite trouve réconfort à ses malheurs. On reconnaît aussi le roi chevalier, courageux et magnanime dans l'infortune même; lors de la bataille de Pavie, les Espagnols étonnés d'une maîtrise si extraordinaire „l'admirent et l'adorent presque”; ils comparent „son courage avec la vie oisive de l'Empereur” et vont „jusqu'à le souhaiter pour maître”! Ne faut-il pas en effet retrouver un Charles Quint plus politique, dominé par le goût de l'intrigue, de la dissimulation?

Quant à Louise de Savoie, la duchesse d'Angoulême, elle doit être bien davantage qu'une silhouette déjà dessinée par la légende. Ressort principal de l'intrigue amoureuse, elle apparaît dans toute son habileté politique mais surtout dans les excès d'un caractère passionné, toujours déchiré entre amour et haine. La romancière, en s'emparant d'un si haut personnage,

¹² *Ibidem*, voir la conclusion, p. 1008 et Appendice B.

a le soin de prévenir tout reproche; elle place, habilement, dans la bouche même de la duchesse, une réflexion sur un portrait si controversé par les historiens mêmes:

Quand je considere tout le cours de ma vie, que j'y vois de contrarietez! ce sera une ample matière pour les historiens et qu'ils auront sujet de me peindre avec des couleurs bien dissemblables [...] (t. 2, p. 135).

Ce sont évidemment les deux figures centrales qui supposent la plus grande virtuosité de la part du romancier, dans ses variations sur un „thème” historique. Pour le connétable, Mademoiselle de La Force puise d'abord dans les pièces d'un dossier bien connu: le procès intenté contre lui par la duchesse d'Angoulême pour récupérer le duché de Bourgogne; l'inutile entrevue de réconciliation entre François I^{er} et le connétable, à Lyon; la fuite avec Pompéran, „le précieux second”, comme l'appelle Brantôme... Charles de Bourbon est donc conduit à trahir son roi par les persécutions dont il est victime, l'histoire l'admet, mais la fiction montre aussi les petites causes des grands événements, celles-ci que les chroniqueurs ignorent: le dépit amoureux de Louise de Savoie est, ici, à l'origine des vexations qui entraînent l'irréversible rupture. Jusqu'au bout cependant le connétable reste déchiré, comme le montre encore son face à face avec Bayart mourant sur le champ de bataille de Pavie, ou bien encore son sursaut devant le corps de Bonnivet: „Ah! Malheureux, tu es cause de la perte de la France et de la mienne [...]”.

La plupart de ces traits sont empruntés à Brantôme et à une tradition historiographique qui dispense même de recourir directement à Mezeray, à Mathieu ou à Varillas, toujours cités par les romanciers contemporains¹³. Leur authenticité, facilement reconnue par le lecteur, peut ensuite autoriser toutes les libertés de l'invention romanesque.

Personnage titre, Marguerite exige plus de prouesse créatrice encore: il faut que son portrait soit assez ressemblant pour que le lecteur du XVII^e siècle puisse y reconnaître cette princesse de la Renaissance, soeur de François I^{er}, mais soit aussi assez proche des visages qu'il côtoie et de la sensibilité qui est la sienne. La plus grande difficulté, soulignée par les critiques du XVIII^e siècle, est de faire accepter qu'une reine, admirée pour sa vertu et sa sagesse, puisse être l'héroïne d'un roman d'amour. Ce qui frappe d'abord dans la première description de Marguerite due à la narratrice espagnole, est une beauté qui séduit tous les coeurs. On ne peut que songer ici au roman de Baudot de Juilly, paru quelques mois avant celui de Mademoiselle de La Force, et qui peint la princesse en ces termes:

¹³ Voir particulièrement, Brantôme, *Oeuvres complètes*, éd. J. C. A. Buchon, Paris 1853; t. 1: *Des Hommes: Vies des grands capitaines*, XXVIII, p. 66, *Le Connestable de Bourbon*; t. 2: *Vies des dames illustres*, pp. 183-186, *Marguerite, reine de Navarre*.

Elle étoit à la fleur de sa jeunesse, et avoit tout ce qu'il falloit pour inspirer la passion la plus impétueuse. Sa taille étoit grande et fine, ses cheveux bruns, ses yeux avoient une douceur et une vivacité incomparable, le reste de ses traits dans la plus parfaite régularité [...]. Enfin tous les agréments s'étoient rassemblez en elle [...]¹⁴.

Mais il faut attendre la seconde partie du roman de Mademoiselle de La Force pour trouver un portrait entier, dressé non par un personnage-témoin mais par le narrateur-scripteur qui semble ainsi réparer un oubli: „On ne sera pas fâché de voir ici une peinture de sa personne, de son esprit et de ses inclinations [...]” (t. 2, p. 2). Marguerite est, certes, d'une beauté éblouissante, la taille haute et fine, les yeux éclatants, la voix harmonieuse et touchante. Mais, surtout, elle est dotée de cet esprit „grand et sublime qui rendra son nom auguste et vénérable” à la postérité, de cette âme élevée, de cette vertu aussi profonde que tolérante et généreuse – „elle ne contraignoit severement personne, n'ayant point de scrupule qui genast, elle croyoit toujours le bien et excusoit le mal” –, d'un naturel fort gai enfin et peu sujet aux passions, si ce n'est la „prodigieuse tendresse” pour le roi son frère, „qu'on peut assurer avoir fait tout le charme de sa vie”. La romancière nous offre, en somme, une peinture tout à fait fidèle aux *Eloges* d'un Sainte-Marthe, d'un Brantôme ou d'un Hilarion de Coste, mais s'oblige, par là même, à une vraisemblance psychologique dont ne se souciait guère Baudot de Juilly. Elle ne peut laisser cette héroïne „peu sujette aux passions” avouer sans combat le trouble amoureux qui la surprend. Au demeurant, le récit en devient acceptable parce qu'il est fait par Madame de Sancerre, assumant le rôle de confidente. Dès le début, la fiction se trouve ainsi authentifiée et justifiée: „il faut que vous soyez bien chères à la reine, puisqu'elle qui est si secrette, consent que je vous fasse le recit de sa vie”, déclare Madame de Sancerre aux deux dames espagnoles. Les confidences sentimentales, peu compatibles avec le caractère de la princesse, sont sans cesse expliquées par cette relation privilégiée avec la confidente:

Je vous permets tout [...], jusqu'icy vous avez eu part à tous les petits secrets de mon enfance, à Dieu ne plaise que je vous cache jamais ce qui pourroit être à l'avenir plus important (t. 1, p. 113).

Aussi la vraisemblance et la bienséance sont-elles préservées, parce que ces choses ne sont sues que de la reine et de la narratrice; le „malheureux duc de Bourbon lui-même les a toujours ignorées”, a fortiori donc les chroniqueurs et les mémorialistes!

¹⁴ Nicolas Baudot de Juilly, *Histoire secrète du Connestable de Bourbon*, Claude Bachelu, Lyon 1696, p. 23.

Mais le souci de respecter la vertu et la sagesse de ce personnage historique transforme justement la figure romanesque en héroïne classique. L'intrigue principale, nouée dès les premières pages, peut remplir plusieurs volumes parce qu'elle permet de développer un thème cher aux contemporains de *Mademoiselle de La Force*: le conflit entre la raison et la passion. Si la princesse veut bien comprendre l'aveu du connétable, „procédé ordinaire dans les regles de la galanterie”, elle le réproouve „par rapport à son devoir”. La narratrice oppose alors la raison de la princesse – „ma volonté, ma raison, ma vertu, tout est contre lui” –, aux forces qui l'assaillent violemment et qui se manifestent par une sémiotique bien connue: rougeur, tremblement, larmes et évanouissement. Car Marguerite se contraint sans cesse, devant le regard des autres et devant sa propre conscience:

J'ose dire que la Princesse souffroit plus que luy [le connétable]; elle estoit toujours en garde contre elle-même; elle se combattoit et surmontoit pour ainsi dire à tous les moments [...] (t. 1, p. 184).

Marguerite de Navarre devient ainsi une héroïne que les lecteurs de *La Princesse de Clèves* ne peuvent dédaigner: la reine savante et évangélique s'efface pour faire place à une princesse sensible, frappée par la passion. Sans doute voit-on, à deux reprises, Marguerite dans des circonstances qui évoquent ses talents littéraires: sur le chariot qui la conduit à Lyon, avec toute la cour, elle échange des épîtres en vers avec la princesse Renée, pour passer agréablement le temps du voyage (t. 1, p. 202); après la défaite de Pavie, seule dans son cabinet, elle écrit des poèmes pour donner apaisement à sa douleur (t. 1, p. 334). Mais ce sont là des occupations que toute la cour partage, et particulièrement la princesse Renée dont le portrait insiste bien davantage encore sur la science érudite.

De fait, les jeux poétiques, les lettres enchâssées dans le roman donnent une couleur historique qu'on retrouve dans la description de la cour de Saint-Germain, fastueuse, raffinée, accueillante aux arts. La romancière retient, du reste, quelques noms-symboles de la Renaissance, sans se préoccuper beaucoup de la chronologie: dans le voyage de 1515 jusqu'à Lyon, Marot et Baïf composent des vers pour distraire les dames; à Bayonne, tandis que la cour attend le retour du roi prisonnier, Léonard de Vinci réalise „quantité de portraits” (t. 3, p. 221); retirée dans ses terres, pour échapper à la vindicte de sa mère, Marguerite accueille Goudimel qui conduit des „musiques charmantes” (t. 1, p. 260)... Comme pour les rois et les princes, il s'agit seulement d'„insérer des noms connus pour flatter plus agréablement l'imagination”¹⁵. Le lecteur, satisfait dans son exigence de vérité, retrouve avec plus de plaisir les préoccupations esthétiques et

¹⁵ Voir Madame de La Fayette, préface de *Mademoiselle de Montpensier*.

morales qui sont les siennes bien davantage que celles des héros du passé. Ainsi le goût de Marguerite pour la musique qui, dans la trame fictionnelle, introduit une scène des plus attendrissante, est également le prétexte d'un long débat sur le rôle de la musique dans les passions, tout à fait d'actualité au XVII^e siècle. De la même manière, la peinture qu'appréciant le roi, la reine et la régente autorise un développement sur l'art du portrait et sa puissance évocatrice.

Sans doute la critique de Bayle est-elle justifiée: Mademoiselle de La Force n'a pas écrit la *Vie de Marguerite de Navarre*, qui, à la fin du XVII^e siècle, attend encore son biographe. Mais d'une part elle restitue fort bien une légende qui s'était alors installée et qui survivra jusqu'au XX^e siècle même d'une Marguerite au coeur trop tendre, et d'autre part elle illustre une page significative de l'histoire du roman, trop souvent arrêtée sur les noms les plus célèbres. Le roman historique est à la mode, on le sait, au début du règne de Louis XIV; à la fin du siècle, il est devenu, comme les „maximes”, comme les „questions d'amour”, un jeu de société dont Mademoiselle de La Force nous rappelle les règles, dans un autre ouvrage, composé en 1701, *Les jeux d'esprit ou la promenade de la princesse de Conti à Eu*.

Elle y met en scène une réunion mondaine, à la fin de la régence de Marie de Médicis; pour passer le temps agréablement, les personnages sortis de l'histoire réelle (la princesse de Conti, le duc de Guise, la duchesse de Nevers, Bassompierre...) proposent divers jeux d'esprits: les mots donnés, le pour et le contre, le jeu du songe, le jeu du courrier, le jeu des métamorphoses, le jeu de la pensée et, enfin, le jeu du roman qui nous intéresse ici. Il s'agit, à partir d'un thème proposé par un des „devisants”, de composer, à plusieurs voix, un roman. On choisit de préférence un sujet emprunté à l'histoire, parce qu'elle est familière à chacun et qu'elle permet de faire intervenir des „noms augustes ou aimés”¹⁶. On suit alors une trame fixée d'avance, avec ses croisements et ses noeuds obligés: le récit s'ouvre sur la description de la cour, toujours „la plus galante”, „la plus polie”, „la plus superbe” qui soit, l'intrigue est nécessairement traversée ou précipitée par des portraits volés ou offerts, par des lettres interceptées ou perdues...

L'histoire de Marguerite de Valois, soeur de François I^{er} met parfaitement en oeuvre cette topique; l'action avance dans le temps historique grâce aux repères chronologiques que nous avons évoqués, mais aussi dans le temps romanesque, rythmé par d'autres indices qu'un lecteur du XVII^e siècle connaissait bien. Ainsi bals et tournois ponctuent l'histoire de Marguerite, comme celle de la *Princesse de Clèves*; Charles de Bourbon et Marguerite

¹⁶ *Les jeux d'esprit ou la promenade de la princesse de Conti*, éd. M. de La Grange; Auguste Aubry, Paris 1862; voir *Préface de l'Auteur*.

se rencontrent, pour la première fois, lors des fêtes données pour le mariage de François et de Claude de France: tournoi où le héros s'affirme par sa bravoure et sa magnificence, bal où les amants se „reconnaissent” dans un éblouissement qui les attache l'un à l'autre à jamais. Comme dans la *Princesse de Clèves* encore, lettres et portraits sont plus que des accessoires du décor, des outils de dramaturgie puisqu'ils permettent l'évolution et l'expression des sentiments: Marguerite découvre toute la passion du connétable en le surprenant en extase devant son portrait; une lettre du connétable, arrachée à Marguerite, est à l'origine de toute la fureur vengeresse de Louise de Savoie...

* * *

Ainsi, *L'Histoire de Marguerite de Valois*, qu'on peut certes oublier lorsqu'on veut étudier, comme Pierre Jourda, la vie et l'oeuvre de Marguerite, mérite cependant d'être exhumée comme une page intéressante de l'historiographie qui serait la Renaissance visitée par le siècle de Louis XIV; elle retient aussi légitimement l'attention comme exemple éclairant de „fabrique de littérature” dans ce XVII^e siècle qui veut donner au roman ses lettres de noblesse.

Université de Corse

Evelyne Berriot-Salvadore

MAŁGORZATA Z NAWARRY NA DWORZE LUDWIKA XIV

Ten intrygujący tekst kryje omówienie romansu Karoliny-Róży Caumont de la Force (1650–1724), pt. *L'Histoire de Marguerite de Valois* (1696). Tłem akcji powieści jest dwór Franciszka I. Na balu dla uświetnienia małżeństwa Małgorzaty z Henrykiem d'Albret opowiadania 14 narratorów wplecione są w główną intrygę akcji, tj. miłość Małgorzaty i konetabla de Bourbon. Dwie młode Hiszpanki opowiadają najpierw swoje przygody, które przywiodły je z dworu hiszpańskiego na dwór francuski do Saint-Germain-en-Laye, co pozwoliło przypomnieć niewolę Franciszka i przybycie Małgorzaty na dwór Karola V. Z kolei dama dworu królowej, pani Sancerre przypomina początki jej miłości z konetabłem. Kolejne 12 opowiadań ma ukazać tę historię w relacji różnych narratorów. Elementy prawdy historycznej posłużą uprawdopodobnieniu fikcji literackiej. Akcja romansu dotyczy lat 1509–1527, tj. czasu od małżeństwa Małgorzaty z księciem d'Alençon do małżeństwa z Henrykiem d'Albret, autorka uwzględniła jednak tylko fakty szczególnie ważne. Konetabl de Bourbon i Małgorzata są przedstawieni jak dwie istoty dla siebie przeznaczone, ale które nigdy się nie połączą. Swoje rysy psychiczne bohaterowie powieści zawdzięczają ustalonej już legendzie (np. miłość Franciszka I

do siostry i jego rycerskość, sprzeczności w charakterze Ludwiki Sabaudzkiej). W postaci Małgorzaty należało pokonać trudność przedstawienia jej jako wielkiej królowej i zarazem bohaterki romansu (autorka będzie zgodna ze stanowiskiem Karola de Sainte-Marthe, Brantôme'a lub Hilariona de Coste), stąd konflikt rozumu z namiętnością jak u bohaterek klasycznych. Literacki koloryt Renesansu nadaje wprowadzenie postaci Marota, Baïfa, Leonarda da Vinci. Zgodnie z opinią Bayle'a, panna de La Force nie napisała *Życia Małgorzaty z Nawarry*, ale stworzyła znaczącą kartę w dziejach romansu historycznego w XVII w. (dla porównania autorka wskazała na pewne zbieżności sytuacyjne z *Księżną de Clèves*).

Kazimierz Kupisz